DU “MINEUR” AU “MAJEUR” ET VICE VERSA : L’IMAGINAIRE AXIOLOGIQUE DES TEXTES CIORANIENS TRADUITS EN FRANÇAIS

CZU: 81`255.4:821.135.1=133.1 DOI: 10.5281/zenodo.6520201

Oxana CĂPĂȚÎNĂ
Universitatea de Stat din Moldova
ORCID: 0000-0002-8973-630X

Traducerea reprezintă o modalitate de abordare a relației lui Cioran cu România, fără a cădea victimă a replicilor sale provocatoare sau a-i depăși narațiunea complicată. Dacă Cioran a refuzat în mod categoric să vorbească despre scrierile sale românești, criticii occidentali nu au ezitat, la rândul lor, să-i urmeze exemplul. Pentru unii era dificil de imaginat de ce i-ar păsa cuiva de cultura românească «minoră», în primul rând. Observăm, totuși, o predilecție a lui Cioran pentru extinderea intuiției dobândite de traducător, care se raportează nu numai la textul propriu-zis, ci și la autor. Cioran consideră că o traducere este o judecată de valoare, un comentariu, o oglindă în care autorul poate lesne contempla erorile minții sale. Și deci, o traducere ne trădează mai mult decât ne trădează textul.

Interesul lui Cioran pentru traducere este motivat și de ideea identității. Utilizarea frecventă a pronumelui „noi” reprezintă o conexiune între poziția sa teoretică față de transferul traductologic și textele sale traduse sau traducerile făcute de el în alte limbi. În aceste corpusuri, autorul se regăsește în multiple roluri suprapuse: persoana întâi (plural) este autorul, dar și traducătorul. Iar identitatea românească transpare, volens nolens, în mesajele sale franceze, denotând clemență și noblețe, de această dată.

***Cuvinte-cheie**: imaginar axiologic, identităţi "minore" şi "majore", transfer traductologic, axă identitară, plurivocitatea traducerii cioraniene, atenuarea mesajului tradus.*

FROM “MINOR” TO “MAJOR” AND VICE VERSA: THE AXIOLOGICAL IMAGINARY OF CIORANIAN TEXTS TRANSLATED INTO FRENCH

Translation represents a way to approach Cioran's relationship with Romania, without falling victim to his provocative remarks or ironing out his complicated narration. If Cioran himself was hesitant to talk about his Romanian writings, Western critics in turn hastened to follow his example. Some critics have found it hard to imagine why anyone would care about Romanian “minor” culture, in the first place. Other comments on the translation process underline its importance for Cioran. For example, the insight gained by the translator extends not only through the text under consideration, but also towards the author. Cioran was thinking that translation is a judgment, a commentary or a mirror where the author can contemplate, at his ease, the faults of his mind. So, a translation betrays us more than it betrays our text. Therefore, Cioran's interest in translation is like a place where one gets an idea of identity. The use of "we" in his fragmented texts links his theoretical position to the current state of Cioran's translated texts, where he finds himself in multiple overlapping roles: the first person plural is the author, but also the translator. But his Romanian identity appears, volens nolens, in his French messages, denoting clemency and nobility, this time.

***Keywords**: axiological imaginary, "minor" and "major" identities, translational transfer, identity axis, plurivocity of cioranian translation, attenuation of the translated message.*

Dans ses écrits et interviews, Cioran a fréquemment évoqué une scène dans laquelle il renonçait catégoriquement au roumain comme langue et à la Roumanie comme pays. En 1947, Cioran traduisait du Mallarmé en roumain, avouant pourtant : « à un certain moment, j’ai compris l'absurdité et l'inutilité de mon effort. Mon pays a cessé d’exister et ma langue aussi » [1, p. 23] Certains exégètes trouvent que « Cioran s'est détourné du roumain avec suffisamment de conviction pour se livrer à l'étude intense des moralistes, ces vieux maîtres du style, à travers de multiples brouillons de son premier livre en français. » [2, p. 67]. Mais, aussi convaincant qu'il soit – cet argument n’est pas pertinent pour transmettre directement l’attitude axiologique de Cioran envers sa langue et sa partie. On se rend donc facilement compte que l’apatride métaphysique n'abandonne

jamais le roumain ou la Roumanie et qu'il les met toujours sur des échelles quantifiables par rapport aux autres langues et cultures.

Il a longtemps maintenu une correspondance dans cette langue avec ses parents et son frère, enrichissant, en même temps, ses lettres adressées aux amis, d'expressions roumaines. L'auteur a corrigé ensuite (1969) la version retraduite en français de son recueil roumain « Lacrimi și Sfinți», en cotraduisant le même livre en 1985. En 1992, âgé de quatre-vingt-un ans, Cioran a accordé une longue interview à la télévision roumaine, dans sa langue maternelle. Son implication est de même politique : il fournit des efforts soutenus, pour faire sortir Constantin Noica de la prison. Alors, plutôt que de voir une rupture entre la conscience roumaine et celle française de Cioran, il faudrait y saisir un moment où les langues de la Roumanie et de la France se juxtaposent dans le récit de la rupture. Les maintes reprises cioraniennes des évènements de l'histoire indiquent la persistance d'une certaine version de la Roumanie, partout et toujours, dans ses écrits.

Cioran évoque une préoccupation majeure pour sa Roumanie « mineure », petite, lointaine. Il résumera plus tard sa vision sur « le pays mineur » d'avant la Seconde Guerre mondiale dans le fragment : "le sentiment d'être tout et l'évidence d'être rien » (cité, comme on le verra, de Paul Valéry) [3, p. 77]. La phrase proprement dite démontre le standard du majeur engendrant la frustration pour le mineur. Cioran a partagé son complexe d'infériorité avec d'autres intellectuels roumains, dont beaucoup ont participé au mouvement légionnaire fasciste, ce fait étant mentionné, à plusieurs reprises, dans beaucoup d'ouvrages biographiques, dont ceux de Leon Volovici [4, p. 45-59], Alexandra Laignel-Lavastine [5, p. 28-49] et Marta Petreu [6, p. 14- 65].

Le livre troublant et sensationnaliste « Schimbarea la față a României » est le texte politique le plus fanatique de Cioran, par son appel strident à une révolution roumaine. Dans ce recueil, initialement publié en 1935, il accuse la Roumanie de son manque de production culturelle, de volonté nationale ou d'intuition, bref, de l'absence d'un « *statut majeur* ». « Les Roumains ont vécu pendant des milliers d'années comme des légumes » [7, p. 142]. Le livre est obsédé par le peu d'importance de la nation roumaine, une hypostase qu'il ressent, lui-aussi, avec tant d'acuité, comme le transmet la phrase la plus célèbre du livre : « La fierté d'une personne née dans une petite culture est toujours blessée. Ce n'est pas du tout confortable de naître dans une nation de seconde main » [7, p. 148].

« Schimbarea la față a României" plaide constamment pour que le pays fasse un "saut historique". Cioran parle d'« une Roumanie avec la population de la Chine et le destin de la France » [7, p. 66]. Ce qui distingue alors le livre de Cioran c'est l'alarmante extrémité de ses méthodes suggérées : «Terreur, meurtre, sauvagerie, malhonnêteté . . . si elles aident à l'ascendance, ce sont des vertus. Tous les triomphes sont moraux », écrit-il dans un fragment, et plus tard : « tous les événements ont été sanglants. Les taches rouges font briller l'histoire. La douleur est la substance du devenir » [7, p. 48]. Ce désir sanguinaire de créer un profil international pour son pays offre une version extrême du grand imaginaire national, justement dans sa description de la Roumanie comme désespérément « *mineure* ».

Il n'est pas étonnant que Cioran, s'étant rendu compte plus tard de la laideur de ses idées, ait décidé d'abandonner le Soi roumain. Petreu a retracé ses expressions du regret, aussi codées et obliques soient-elles, tout au long des écrits français et Cioran lui-même a supprimé les pages antisémites de la variante du texte roumain, republiée en 1990, les qualifiant de « prétentieuses et stupides. »[6, p. 82]. Nombreux étaient ceux qui ont tâché de trouver les motifs du rejet du fascisme par Cioran - la simple expérience de l'exil, l'absence d'un public français désireux de lire un matériel fasciste, ou l'exécution de l'ami de Cioran, Benjamin Fundoianu (Fondane), à Auschwitz. Il faudrait supposer alors que les motifs sont multiples.

Mais, ce qui est intéressant pour nous, dans ce contexte, c'est que, tour à tour de *majeur* en *mineur,* la traduction joue un rôle important. Dans une lettre de 1947, au retour du fameux voyage à Offranville, Cioran écrit à son frère Aurel (en roumain) : « À bien des égards, je ne suis pas le même. J'ai changé un peu mon point de vue sur les réalités « historiques ». Il semble parfois ridicule que j'aurais pu écrire « Schimbarea la față… » - ceci ne m'intéresse plus. » [1, p. 91].

Alors, derrière l'histoire de la traduction de Mallarmé se cache le ridicule de l'imaginaire national antérieur de Cioran. Comme le mentionnent les auteurs cités plus haut, la traduction se déplace au centre de l'imaginaire du sujet, à mesure que la « grande » nation recule. Compte tenu de l'extrémité de la position précédente de Cioran, il n'est pas surprenant qu'il ne suive pas un cours aussi direct du *majeur* au *mineu*r comme l'a fait Blaga, qui a élaboré une nouvelle position, en une décennie, ou même Noica, qui a révisé la sienne entre les années 1950 -1970.

Cioran, attiré et repoussé, en même temps, par le *majeur*, ne prôna pas immédiatement le *mineur*. Au contraire, la relation compliquée de Cioran avec la Roumanie moderne, l'idée de son propre passé roumain n'étaient pas articulées jusque dans les années 1980, où il a renoué avec un texte publié une année après « Schimbarea la față ». Il s'agit de la lutte contre le mysticisme, trouvant sa place dans « Lacrimi și sfinți » - constituant une représentation littéraire de son nouvel imaginaire national (cotraduction de Cioran, avec Sanda Stolojan [8]). Cioran aborde ainsi sa Roumanie de la manière la plus approfondie possible, et avec le plus grand degré d'ambivalence, dans la traduction.

La traduction représente un moyen d'aborder la relation de Cioran avec la Roumanie, sans être victime de ses propos provocateurs ou aplanir son récit compliqué. Si Cioran lui-même hésitait de parler de ses écrits roumains, les critiques occidentaux se sont empressés, à leur tour, de suivre son exemple. Certains critiques, semble-t-il, ont trouvé difficile d'imaginer pourquoi quelqu'un pourrait s'intéresser à la culture roumaine, en premier lieu. Une version extrême de l'effacement apparaît dans l'essai de Susan Sontag qui a présenté Cioran aux lecteurs américains : « Il peut être pertinent de rappeler que Cioran est né (en 1911) en Roumanie, dont la quasi-totalité d'intellectuels expatriés distingués ont été soit apolitiques, soit ouvertement réactionnaires; et que son seul autre livre, outre les cinq recueils d'essais (en français), est une édition des écrits par de Maistre (publiée en 1957), dont il a écrit l'introduction et a choisi les textes. » [9, p. 7-29]. On ne sait pas si Sontag pensait aux livres roumains de Cioran, car, il paraît qu'elle ne les reconnaissait pas. Elle semble plutôt invoquer cette référence indirecte à la politique comme moyen, d'une part, d'expliquer son intérêt pour Joseph de Maistre et, d'autre part, pour fermer l'intérêt pour la Roumanie, la présentant comme une nation aveuglée de réactionnaires. Sontag a réitéré cet effacement à d'autres occasions, affirmant qu' «il est venu en France à 19 ou à 20 ans, sans jamais avoir écrit une ligne en roumain » [9, p. 7-29].

L'exégèse de Sontag incarne le puissant récit *centre-périphérie* de la réception occidentale de Cioran, où Paris est supposé être le centre de gravité de l'œuvre littéraire. La compétence de Cioran en français est à la fois exceptionnelle et inattendue. Il devient particulièrement acceptable pour *l'hypothèse majeure du centre parisien* [9, p. 7-29]. Cette histoire nous invite à imaginer le dévouement du locuteur périphérique aux œuvres canoniques françaises. Ce qui est valorisé alors c'est le virage de l'anonymat vers la centralité.

Le mythe d'une nation d'intellectuels réactionnaires distingués nourrit d'espoir le récit de la centralité. Si l'on croit que les écrivains veulent quitter "naturellement" leur petit pays d'origine, n'est-il plus facile de croire qu'ils le font également pour échapper à la politique sectaire ? Un cas exemplaire est fourni par « La République Mondiale des Lettres » de Pascale Casanova [10], et il mérite qu'on s'y attarde. Même après des travaux de Petreu [6] ou de Zarifopol-Johnson [11, p. 222-

223] qui cherchent à dépeindre la complexité du contexte roumain, la lecture de Cioran par Casanova offre un imaginaire plat de la Roumanie, dans une lecture typique des flux culturels internationaux — typique- c'est-à-dire pour scruter la perspective du *majeur*. Cioran sert d'exemple d'évasion de la « misère littéraire », titre de la première sous-section du chapitre qui traite des « petites littératures » : « La structure inégale qui caractérise le monde littéraire oppose les grands espaces littéraires aux petits et place souvent les écrivains de petits pays dans des situations à la fois tragiques et insupportables. Il faut le souligner une fois de plus que l'adjectif « petit » est utilisé ici dans un sens précis pour signifier littéralement « privé de. » [10, p. 346]. Pour Casanova, tous les écrivains des petites littératures rêvent de la reconnaissance des grands centres littéraires. L'écrivain provenant d'une petite nation se concentre sur l'assaut du centre, préoccupé par le dilemme entre adopter complètement les normes du centre ou faire découvrir les différences de sa littérature d'origine. La position de Casanova révèle l'esprit majeur des écrivains des petits pays : leurs rêves de grandeur peuvent être atteints dans les métropoles uniquement. Pourtant, il existe d'autres options, moins extrêmes. Pour analyser différemment *le mineur*, il est suffisant de révéler les affirmations contraires à celles de Casanova, en démontrant que la "République Mondiale des Lettres" ne parvient pas à s'élever au-dessus des apologies pour une hégémonie culturelle centralisée.

Lorsque Casanova se tourne vers Cioran, elle est induite en erreur par son hypothèse que les écrivains aspirent au centre et regrettent la périphérie. Il suffit de lire les textes que Cioran a écrits en français, comme son autoportrait de 1949 : « Nous, les jeunes de notre pays, nous vivions de folie. C'était notre pain quotidien. Notre pays, situé dans un coin de l'Europe, étant méprisé et négligé par le reste du monde….on voulait attirer l'attention sur nous -mêmes. » [1, p.89].

Le texte de Cioran n'est pas si linéaire ; plutôt que d'assimiler son écriture française au désir de mettre en évidence tout ce qui est roumain, il critique, en français, la position *mineure* de la Roumanie. Cioran ironise. Casanova ne semble pas comprendre le changement : « Ayant essayé sans succès de travailler pour le « salut national » — c'est le thème omniprésent de tous ses premiers écrits — Cioran cherchait ainsi son propre salut à Paris. Cette caractérisation radicale pourrait être possible du point de vue élevé d'une ville comme Paris. De cette distance, toute carrière roumaine apparaît « infructueuse » [10, p. 90]. Pourtant, nous n'avons aucune indication que Cioran aurait quitté la Roumanie à la suite d'un échec avec son roumain.

En abordant les thèmes des écrits roumains de Cioran, Casanova interprète un peu différemment le message de l'écrivain. Elle semble trop prête à relier son dégoût à son Départ. Peut-être accidentellement, cette vue majeure de Cioran accompagne une dissociation de la Roumanie et traduction : « C'était en quelque sorte la malédiction d'une origine obscure, la colère de devoir écrire dans une langue presque non traduite, la frustration de ne pouvoir revendiquer aucun « destin » grandiose de la nation, l'humiliation de devoir se soumettre aux caprices des personnes qui ont conduit Cioran d'une implication politique active à une dénonciation hautaine » [10, p. 267]. La confusion réside ici dans le dégoût de Casanova pour le politique comme apolitique. Loin d'être les raisons pour lesquelles Cioran a abandonné la politique, les termes de sa liste constituent la rhétorique de son engagement politique. Induite en erreur par l'image de la France salutaire pour Cioran, elle interprète mal son paradoxe : son nationalisme a pour contenu la frustration. Cioran n'était pas détourné du fascisme par l'absence d'un « destin national grandiose » [10, p. 70] ; plutôt le contraire : sa passion pour le mouvement légionnaire découlait directement du sentiment de vouloir combler ce manque.

En fait, le fascisme de Cioran est l'exemple le plus clair de l'importance majeure de ses premiers travaux ; son rêve que la Roumanie ait « le destin de la France et la population de la Chine » est évocateur. Exactement à l'opposé de ce que décrit Casanova, Cioran a déménagé d'une perspective *majeure* en Roumanie à une perspective *mineure* en France. Mais, une fois dans la capitale culturelle, Cioran s'est retrouvé dans une situation encore plus incertaine que celle du pays qu'il a quitté : « Je suis un spécialiste des obsessions. Nul ne les a vécus plus pleinement que moi. Je sais trop bien ce qu'une idée peut te faire, jusqu'où elle peut te mener, comment ça peut te traîner et te noyer, je sais comment ça peut te pousser à la folie dangereuse, l'intolérance et l'idolâtrie qui te traquent, la sublime effronterie à laquelle elle te soumet, que tu le veuilles ou non. . . . Est-ce que c'est moi qui ai écrit que je voulais trouver dans [mon pays] le destin de la France et la population de la Chine ? Quelle folie ! » [12, p. 1150].

Cioran ne devient pas simplement « plus français que les Français » [10, p. 249] ; il maintient plutôt le contact avec la Roumanie, en culpabilisant pour ses idées roumaines, en socialisant avec la communauté roumaine exilée, en écrivant des lettres à son frère et à ses amis en Roumanie.

La relation continue de Cioran avec la Roumanie doit être modélisée tantôt comme une rupture complète avec le pays, tantôt comme une re-roumanisation facile de ses œuvres françaises - comme un simple prolongement d'idées (fascistes ou non) ; chaque hypostase de l'écrivain contribue à tracer les contours de l'idée majeure nationale. Nous devrions imaginer Cioran, plutôt, à l'intersection de plusieurs lieux, un site qui ressemble à la version de Blaga de la nation mineure. La relation de Cioran avec Constantin Noica, qui a commencé en Roumanie et s'est poursuivie par correspondance et visites jusqu'à la mort de Noica en 1987, relation qui a inspiré de fréquentes références à Noica [13, p.58-143] dans les œuvres françaises de Cioran, offre un cadre particulièrement fécond à la réflexion sur Cioran et son imaginaire national.

Leurs liens sont renforcés par des oppositions assorties, des symboles découlant de la différence entre Păltiniş et Paris. La nation d'avant-guerre de Noica est équilibrée, tandis que celle de Cioran est apoplectique. La philosophie de Noica est marquée par la précision herméneutique, la logique et l'optimisme, même après ses années de prison. La philosophie de Cioran présente des aspects extravagants, adoxes, empreints de scepticisme et de rancœur, même après sa renommée mondiale, acquise à Paris. Noica est resté en Roumanie, et sa femme et ses enfants sont partis. Cioran a laissé son frère et ses parents en Roumanie en 1937, y revenant une seule fois, très vite, en 1941. Lorsque Noica visitait Cioran en 1972, le dernier écrivait dans son carnet que cela lui semblait « comme la rencontre de deux fantômes. » En même temps, le journal de Noica enregistrait précisément l'impression inverse : « J'ai été submergé par les larmes : je vivais le réel. Je rencontrerais des êtres réels pendant toute ma vie - pas seulement des êtres possibles - et avant eux, moi-même, je dois être réel. » [13, p. 58-143] Noica appelait Cioran « l'ami auquel je tiens le plus » [13, p. 58-143] ; et Cioran, dans le titre d'un essai de 1960, nommait Noica "l'ami lointain" [1, p. 207], « Dinu". Les liens biographiques, thématiques et émotionnels entre ces deux personnalités sont importants pour comprendre la relation de Cioran avec la Roumanie, pendant son exil métaphasique. En particulier, l'intérêt continu de Cioran pour Noica et pour la Roumanie ouvre une perspective favorable sur le réexamen du nationalisme de celui-ci par rapport à la traduction.

Noica est un personnage majeur des œuvres françaises de Cioran, apparaissant sous des noms variés : « l'ami lointain », « D. », « Dinu » (surnom de "Constantin"), ou "X". Nous savons également qu'Emil Cioran est resté préoccupé par le sort de son frère, Relu. Tout comme Noica, celui-là a été emprisonné, pour les ainsi dits liens avec les associations « fascistes » et avec Cioran en particulier. Émile Cioran a aidé, en même temps, la femme de Noica, Wendy Mouston, à

collecter des fonds pour le voyage de son mari dans l'Ouest. Si Cioran est resté silencieux pendant l'emprisonnement de Noica, comme Eliade d'ailleurs, il l'a fait parce qu'il savait que le gouvernement roumain était au courant de leur relation. Ainsi, tout soutien public aurait été contre-productif, et pour tous : le régime communiste aurait pu profiter de cette occasion, pour attribuer les travaux de Cioran et d'Eliade au parti fasciste. Cette attitude passive, résultant du désir antérieur de Cioran d'atteindre le *majeur*, est une leçon en soi sur le manque de pouvoir du *mineur*.

Cioran écrivait dans son journal, le 12 février 1962, « Quelle erreur de répondre aux lettres de Dinu. Je lui ai écrit par pitié pour sa solitude, et par devoir envers un ami. Sans le vouloir, j'ai fourni des armes contre lui, contribuant à sa chute. » [1, p. 67]. Les problèmes de Noica avec le nouveau régime sont devenus, au fil des années, un fardeau lourd à porter par la conscience de Cioran, et à travers Noica, Cioran a affronté ce qu'était devenue sa Roumanie.

Noica personnifiait, pour Cioran, la présence de son passé, mais comme il est typique pour Cioran, son passé n'est jamais individuel ; au contraire, on a tendance, constamment, d'évoquer dans ce contexte toute la Roumanie, un passé national. Ce passé peut se situer autant dans la biographie de Cioran que dans l'histoire textuelle des écrits français. Par exemple, Cioran évoque Noica dans un passage du recueil « De l'inconvénient d'être né » : « D. est incapable d'assimiler le Mal. Il reconnaît qu'il existe, mais ne peut pas l'incorporer dans sa pensée. S'il devait sortir de l'enfer, il ignorerait ce qui l'entoure, tant il est distant de ce qui lui fait du mal. Des épreuves qu'il a endurées, on cherche en vain la moindre trace dans ses idées. » [14, p. 169]. Ou encore : « X m'insulte. Je m'apprête à le gifler. Réflexion faite, je m'abstiens. Qui suis-je ? Quel est mon vrai moi : celui de la réplique ou celui de la reculade ? Ma première réaction est toujours énergique ; la seconde, flasque. Ce qu'on appelle « sagesse » n'est au fond qu'une perpétuelle « réflexion faite », c'est-à-dire la non-action comme premier mouvement. » [14, p. 10].

Mais ce qui est plus clair, c'est la façon dont les termes philosophiques de Noica s'avèrent être particulièrement aptes à décrire l'image de Cioran et de la Roumanie dans sa traduction, comme travail de construction identitaire. Ils permettent de décoder, par exemple, les répétitions de Cioran, dont il parle dans une interview sur l'histoire d'Offranville » [15], de manière différente : il s'agit d'une Roumanie « lointaine », reconstruite dans la pensée de Cioran, comme marque du nouvel imaginaire de la nation, transposé, cette fois-ci par des diminutifs. L'histoire, on l'a vu, ne marque pas de rupture dans la biographie de Cioran. Plutôt, cette distanciation de son pays nourrit le récit d'une *Roumanie lointaine,* apparaissant dans les traductions françaises comme marque d'attitude loyale envers un espace impossible à apprivoiser. La Roumanie de Cioran est une expérience particulièrement intime de la distance, celle qui suit les recherches herméneutiques/métaphysiques de Noica sur les mots roumains et la grammaire, publiées sous le nom de « Rostirea filosofică românească » [16] (La façon de parler philosophiquement en roumain). En réponse au travail de Noica, Cioran regrette de ne plus avoir une langue aussi riche que le roumain. Dans une lettre à Noica en 1970 [1, p. 90], il évoque une idée de son ami « qui depuis quelque temps m'a semblée extravagante, voire insensée : que l'existence n'est possible qu'au sein de son propre groupe ethnique. » Il envisageait l'idée qu'il n'y a pas d'être essentiel ; au contraire, on est toujours situé au sein d'un groupe, parlant une langue, partageant la même histoire et géographie. Cioran a fait en sorte de désamorcer le vocabulaire national de Noica, le comparant à son message de « Schimbarea la față a României », un livre de jeunesse, critiqué par Noica et parfois par Cioran-même. Il a insisté sur ce point, dans une autre lettre :

« Cela dit, aussi caustique que je sois envers moi-même ou envers notre génération, nous ne tenons toujours pas que nous avons le droit de surestimer les jeunes, ceux dont tu disais, il n'y a pas

longtemps, qu'eux seuls méritaient Eminescu. Enthousiaste, quelque chose - je ne sais pas trop quoi - me dit que tu l'es aussi. En tout cas, nous - et je pense à la jeune génération d'avant la guerre – nous aurions pu faire une grande, incontestable et retentissante erreur. Les nouveaux venus devront aller aussi loin dans la réussite. Comme nous l'avons fait dans l'échec. » [1, p. 99]. Ces questions roumaines ont continué à hanter Cioran, alors même qu'il explorait les possibilités d'une forme d'être roumaine.

Cette variation sur *le mineur* inspire la cotraduction par Cioran de « Lacrimi şi sfinţi » [17], livre dénommé par l'auteur, une année avant, « lointain »: « Lacrimi şi sfinţi…C'est mal écrit (et en transylvanien, pas en roumain), et c'est si lointain… » [1, p. 88]. Cette utilisation du même « lointain », pour décrire la Roumanie, le livre roumain et son ami roumain inspire un éloignement tacite, persistant dans la traduction française, reprise avec tant de subtilité par Sanda Stolojan : « Je songe à une herméneutique des larmes, qui tenterait de découvrir leur origine, ainsi que toutes leurs interprétations possibles. Afin d'aboutir à quoi ? À comprendre les sommets de l'histoire et à nous dispenser d'« événements », puisque nous saurions à quels moments et dans quelle mesure l'homme a réussi à s'élever au-dessus de lui-même. » [18, p. 47]. En roumain, le message cioranien apparaissait plus véhément et saccadé, donc pas si « éloigné » du point de vue de la perception des faits : « Mă gândesc la o hermeneutică a lacrimilor, care ar încerca să le descopere izvoarele, dar și toate interpretările posibile. La ce s-ar ajunge? Am pricepe toate culmile istoriei umane și ne-am putea dispensa pentru totdeauna de « evenimente », știind absolut totul. Am ști, adică, de câte ori în decursul vremurilor, omul a ieșit din sine și până unde s-a ridicat, în această depășire vertiginoasă. » [17, p. 55]. « Lacrimi şi sfinţi » est le premier texte roumain de Cioran, publié en France ; une édition en roumain est parue aux Éditions l'Herne, en 1972. « Des larmes et des saints », publié en 1986, est le premier de ses livres roumains, traduit en français. Alors que la traduction est attribuée à Sanda Stolojan, son journal enregistre de nombreuses implications dans le travail, de l'édition finale à la révision du texte. Sans diminuer le travail de traduction de Stolojan, nous pouvons nous concentrer sur les faits révélés par la réécriture de Cioran.

Dans sa cotraduction de « Lacrimi și Sfinți », Cioran a donné une représentation littéraire à son imaginaire de la Roumanie *mineure*. Il est confronté à une situation unique dans la transformation de son texte roumain. Il ne peut plus compter sur le récit de la rupture absolue avec la Roumanie, puisqu'il travaille, littéralement jour et nuit, à la jonction de ses deux textes, langues et origines. Il se trouve incapable de simplement présenter, comme dans une exposition de musée, la version de 1937 de son livre. Comme il a écrit à propos du livre en 1972, « J'avoue que j'ai des sentiments contradictoires à propos de ce produit de l'époque où je faisais partie de « la jeune génération » : je ne peux ni le rejeter ni l'accepter » [1, p. 183]. Trop motivé par son imaginaire national, pour ignorer le texte et trop conscient du fanatisme qui a inspiré l'original, Cioran s'est servi de la traduction pour donner expression de sa vision actuelle de la Roumanie. L'opération radicale qu'il a effectuée sur le texte serait peut-être mieux comprise comme une expression de sa distance de la Roumanie et son auto-identification par la délimitation. Dans ce texte, il trouve l'expression littéraire de sa compréhension révisée de la Roumanie à la fois diminutive et précieuse - c'est-à-dire une expression de son imaginaire national *mineur*.

L'expérience de traduction pour Cioran était intimement liée à sa séparation de la Roumanie, ce fait étant mieux illustré par la réutilisation constante de l'épisode sur le voyage à Offranville [1], en tant que récit de rupture. Contrairement à Blaga et Noica, Cioran n'avait pas de corpus de traductions des éditions d'avant-guerre. Au lieu de cela, il a commencé à traduire à l'étranger : en roumain du français (Mallarmé), vers le français et l'anglais (Eminescu roumain) et en français, à

partir de l'anglais, pour compléter ses revenus. Cioran a rencontré ses traducteurs italien et espagnol, pour revoir leur travail, et dans une remarquable rencontre littéraire, Cioran a passé en revue chaque page de la traduction allemande de Paul Celan du « Précis de décomposition. » [19].

Mais, sans tenir compte de cette vaste expérience, les commentaires publics de Cioran sur ses traductions étaient rares et il n'a jamais signé ses traductions. Ses quelques commentaires montrent une ambivalence à propos des pratiques de traduction, fortes et persuasives. En réfléchissant à son travail de cotraduction (avec Celan), il est revenu sur son trope de la traduction comme moment de rupture : « Les problèmes vertigineux de la traduction m'étaient étrangers à l'époque et j'étais loin d'en mesurer l'ampleur. Même l'idée qu'on puisse y avoir un intérêt engagé paraissait plutôt extravagante. Je devais vivre un renversement complet et, des années plus tard, on viendrait à considérer la traduction comme une entreprise exceptionnelle, un accomplissement presque égal à celui de la création de l'œuvre. Je suis sûr, maintenant, que le seul à comprendre un livre à fond est celui qui s'est donné la peine de le traduire. » [1, p. 39].

D'autres commentaires sur la traduction soulignent son importance pour Cioran. Par exemple, la perspicacité acquise par le traducteur s'étend non seulement à travers le texte considéré, mais aussi vers l'auteur. Cioran écrivait en 1971 : « Une traduction est un jugement, un commentaire ; c'est un miroir où l'auteur peut contempler, à son aise, les défauts de son esprit. Une traduction nous trahit, plus qu'elle trahit notre texte. » [1, p. 132].

L'intérêt de Cioran pour la traduction est comme un lieu où l'on se fait une idée de l'identité. L'utilisation de "nous" dans le passage relie sa position théorique à l'état actuel de la traduction de Cioran, où il se retrouve dans de multiples rôles qui se chevauchent : la première personne du pluriel ou l'auteur, mais aussi le traducteur.

« Lacrimi şi sfinţi » trahit une inquiétude majeure sur le *« mineur* » manque de signification de la nation. Plus que dans son contenu, cette angoisse est transmise à travers la bibliographie du livre et sa portée encyclopédique. Dans la préface à sa traduction anglaise, Ilinca Zarifopol-Johnston [11, p. 222-223] attire notre attention sur la façon dont "the free and easy colloquial and lyrical style, studded with striking metaphors, and the personal, intimate, alternately tongue-in-cheek and vehement tones mask the extent of the text's erudition, its bookishness." (Le style libre et facile, familier et lyrique, parsemé de métaphores saisissantes, ainsi que la tonalité personnelle et intime, à la fois ironique et véhémente, masquent l'étendue de l'érudition du texte, son caractère livresque…- notre traduction).

Si le livresque dans l'original construit un contexte national *majeur*, alors l'élimination de ce trope pointe vers *le mineur*. Si Cioran n'était motivé que par la vanité ou le regret, il n'aurait pas du tout permis que le livre fût traduit. En effet, quand il a d'abord revisité le livre pour sa publication parisienne, il a renoncé à la traduction. Cioran a écrit à son ami Arşavir Acterian, en 1972 : « Ai-je vous dit que « Lacrimi şi sfinţi » a été republié ici, sans aucune modification ? Une traduction en français a également été tentée, mais il s'est avéré qu'il n'y avait pas de raison de le faire : ce livre est empreint d'un lyrisme gonflé, suranné qui, transposé dans une autre langue, devient grotesque. » [1, p. 150]. La traduction de Cioran devra alors attendre que lui et Stolojan commencent à travailler en 1985. Le changement d'attitude de Cioran a permis la traduction ultérieure. L'exemplaire du texte traduit souligne l'influence du travail de Noica sur le Diminutif roumain. C'est une tentative de "devenir quelque chose", en suivant la nouvelle mode roumaine- devenir qqn dans le minuscule, *le mineur*. Ce faisant, il a présenté un imaginaire national radicalement changé, passant des angoisses du *« mineur* » aux possibilités de celui-ci. Cioran était conscient du pouvoir de raccourci de la perspective. La taille réduite du livre est « un effet d'optique », la représentation d'un texte mis à

distance. Loin d'être un accident de l'édition ou un acte d'embarras, l'adoption de la diminution est la question centrale de la traduction de Cioran.

La diminution n'est pas seulement une question de longueur du texte, mais aussi de contenu. Cioran a consciemment modifié les grandes thématiques du premier texte. Un passage d'un livre français de 1973 éclaire les affirmations. Dans « L'inconvénient d'être né », Cioran décrit l'influence d'un vers de Valéry sur lui, jeune écrivain : «Le hasard me fit tomber, dans ma jeunesse, sur ce bout de phrase. J'en fus bouleversé. Tout ce que je ressentais alors, et tout ce que je devais ressentir par la suite, se trouvait ramassé dans cette extraordinaire formule banale, synthèse de dilatation et d'échec, d'extase et d'impasse. Le plus souvent ce n'est pas d'un paradoxe, c'est d'un truisme que surgit une révélation. » [14, p 90]. Mais, comme on l'a dit avant et en guise de conclusion suggestive, on évoquerait l'emblème du *majeur* chez Cioran, apparaissant dans « Lacrimi și Sfinți » : « Le sentiment d'être tout et l'évidence d'être rien » (Paul Valéry) [3, p. 25]. Cioran, comme il le faisait souvent, n'écrivait pas sur Valéry, mais sur lui-même. Dans la grandeur de l'imaginaire *majeur*, le locuteur se confronte alors à la catégorie même de l'être. On constate donc, à la fin, que les options dans la traduction des récits cioraniens du roumain en d'autres langues portent une charge diminuée.

Références bibliographiques:

1. CIORAN, E. Caiete (1969-1972). Vol. 3. București, 2005. 404 p. ISBN 973-50-0858-0.
2. JAUDEAU, S. Cioran ou le dernier homme. Paris : José Corti, 1990 (réimpr. 2001). 224 p. ISBN-10 : 2714307523.
3. VALÉRY, P. Pașii. București: Steaua 7, n. 10, 1956. 78p. ISBN 978-9975-9880-**7**-0.
4. VOLOVICI, L. Nationalist Ideology and Antisemitism: The Case of Romanian Intellectuals in the 1930s. Oxford: Pergamon Press, 1991. https://www.jstor.org/stable/23382202 .
5. LAIGNEL-LAVASTIVE, A. Cioran, Eliade, Ionesco. L'oubli du fascisme. Paris : PUF, 2002. 560 p**.** ISBN : 10- 2130517838.
6. PETREU, M. An Infamous Past: E. M. Cioran and the Rise of Fascism in Romania. Translated by Bogdan Aldea. Chicago: Ivan R. Dee, 2005. 332 p. ISBN-10 : 1566636078.
7. CIORAN, E. Schimbarea la faţă a României. București : Humanitas, 1936. 200 p. ISBN 9789735016463.
8. CIORAN, E. Des Larmes et des saints. Traduction et postface de Sanda Stolojan. Paris : Le Livre de Poche, 1986. 103 p. ISBN 10: 2253046833.
9. SONTAG, S. Introduction. In: *The Temptation to Exist by Emil M. Cioran*. London: Quartet Books, 1987. pp. 7–29. ISBN 9783608939569.
10. CASANOVA, P. The World Republic of Letters. Translated by M. B. De Bevoise. Cambridge, MA: Harvard University Press, 2004. 420 p. ISBN: 9780674010215 0674010213.
11. ZARIFOPOL- JOHNSTON, I. Searching for Cioran. In: Slavic Review. Ianuarie 2010. 69(1):222-223, DOI:10.2307/25621754.
12. CIORAN, E. Oeuvres. Paris: Gallimard, 1995. 1816 p. ISBN 10: 2070741664.
13. NOICA, C. Răspuns al unui prieten îndepărtat. In : *Istoria şi utopia*. Traducere de Emanoil Marcu. București: Humanitas, 1992. pp.143–58.
14. CIORAN, E. De l'inconvénient d'être né. Paris : Gallimard, 1987. 243 p. ISBN 9782070324484.
15. CIORAN, E. Interviu cu Christian Bussy – 1973, https://www.youtube.com/watch?v=h9N_O_h4lOw
16. NOICA, C. Rostirea filozofică românească. București: Editura Științifică, 1970. 176 p. ISBN 978-973-50-4546-3.
17. CIORAN, E. Lacrimi şi sfinţi. București: Humanitas, 2001. 103 p. ISBN 9789735021863.
18. CIORAN, E. Des larmes et des saints. Traducere de Sanda Stolojan. Kindle Edition. ASIN : B004774M38.
19. CIORAN, E. Von Tränen und von Heiligen. Biblioteca Suhrkamp, 1988. 101p. ISBN: 9783518241448.